



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

# 4<sup>E</sup> CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS

DATE LIMITE DE REMISE  
DES TEXTES : 31 MARS 2022

INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES  
SUR LE SITE  
[WWW.AMISDEPROUST.FR](http://WWW.AMISDEPROUST.FR)



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Textes Lauréats et distingués

21 mai 2022



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Table des matières

<b>Règlement du concours</b> .....	4
<b>Remarques générales – Membres du Jury</b> .....	10
<b>Catégorie générale</b> .....	11
<b>Premier prix – Brichot remplacé (par Ulysse Marquet)</b> .....	12
<b>Deuxième prix – L'ami perdu (par Viviane Le Mer)</b> .....	18
<b>Prix des adhérents – Cottard Président ! (par Thierry Joffredo)</b> .....	22
<b>Pastiche distingué – La Société des Amis de Bergotte (par Patricia Brochier)</b> .....	26
<b>Pastiche distingué – Les fantômes de l'écrivain (par Jean-Frédéric Coulombel)</b> .....	32
<b>Pastiche distingué – Souvenir d'une tulipe (par Matthieu Carluccio)</b> .....	37
<b>Pastiche distingué – Charles Swann, « professeur de beauté » (par Frédérique Bertrand)</b> .....	41
<b>Catégorie Participants de moins de 25 ans</b> .....	48
<b>Premier prix – De l'art de digresser (par Guillaume Johannès)</b> .....	50
<b>Deuxième prix &amp; prix des adhérents – Vicissitudes de la tendresse (par Louise Lavaud)</b> .....	55
<b>Pastiche distingué – Le Fauteuil (Sasha Berrebi)</b> .....	59
<b>Pastiche distingué – Illuminations nocturnes (par Léa Gomez)</b> .....	63



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Règlement du concours



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

# Concours de pastiches proustiens 2022

## Règlement

### Article 1 : Organisateur

Afin de célébrer le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu<sup>1</sup>, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers,

---

<sup>1</sup> Voici ce que Proust écrit dans *Contre Sainte-Beuve* pour expliquer son goût du pastiche : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

*L’Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges*. *Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m’inquiète ; La France m’épuise*).

## **Article 2 : Concurrents**

Le concours est ouvert dans deux catégories : catégorie générale ; catégorie « concurrents de moins de 25 ans ». Pour chaque concurrent, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un concurrent venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

Les membres du conseil d’administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir. Les personnes ayant été récompensées d’un lot lors du concours 2021 ne sont pas autorisées à concourir.

Pour la catégorie « moins de 25 ans », l’âge s’entend à la date limite d’envoi des pastiches, soit le mercredi 31 mars 2022. Les concurrents nés avant le 1<sup>er</sup> avril 1997 ne peuvent donc pas s’inscrire dans cette catégorie.

## **Article 3 : Forme et nature**

La forme choisie pour le concours est celle d’un texte comprenant, espaces comprises, entre 3 000 et 10 000 signes.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre, de moins de 50 signes, espaces comprises. Ce titre n’est pas pris en compte dans le décompte de signes du texte du pastiche
- ne pas comporter d’illustration ;

---

on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l’air, avant de dire la fin d’un mot. Je savais bien que si, n’ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j’avais cette oreille plus fine et plus juste que bien d’autres, ce qui m’a permis de faire des pastiches, car chez les écrivains, quand on tient l’air, les paroles viennent bien vite ».



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc ou .docx) ou Open Document (.odt) ;
- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;
- afin de marquer, en 2022, le 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Marcel Proust, **le pastiche devra comporter l'expression « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? ».**

#### **Article 4 : Modalités de participation**

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2022 » ;
- le pastiche.

Les inscriptions s'effectuent sur le site [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)

Du seul fait de leur participation, les concurrents garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au jeudi 31 mars 2022, à minuit, heure de Paris.

#### **Article 5 : Processus de sélection**

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des amis de Marcel Proust se réunira pour décerner deux prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de concurrents.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire, présence de l'expression « Mort à jamais ? Qui peut le dire ? » dans le texte.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Par ailleurs, les adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust à jour de cotisation au 31 mars 2022 seront invités à choisir leur pastiche préféré, qui recevra également un « prix des adhérents ». La Société des Amis de Marcel Proust se réserve le droit de ne pas proposer au vote de ce « prix des adhérents » des textes trop éloignés du style de Marcel Proust ou contenant des propos jugés injurieux, ou pénalement répréhensibles.

### **Article 6 : Prix**

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1<sup>er</sup> prix : 250 €
- 2<sup>e</sup> prix : 150 €
- Prix des adhérents : 200 €

Les prix sont remis sous la forme de chèques établis en euros, encaissables en France. Ils ne pourront pas être réclamés sous une autre forme. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site internet de la Société des amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés le samedi 21 mai 2021.

### **Article 7 : Protection des données personnelles**

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Les données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- confirmer aux concurrents la prise en compte de leur dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

- informer les concurrents, le cas échéant, de la sélection de leur texte par le jury ;
- informer les concurrents de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;
- adresser aux lauréats leur prix à leur adresse personnelle, dans l'éventualité où ils ou elles ne seraient pas en mesure de le recevoir en main propre.

Les informations personnelles des concurrents sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- les concurrents exercent leur droit de suppression des données personnelles les concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray met en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité des données personnelles des concurrents, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés. L'accès aux données personnelles des concurrents est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers aux données personnelles des concurrents sans leur consentement préalable et explicite, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), les concurrents bénéficient d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de leurs données ou encore de limitation de leur traitement. Ils ou elles peuvent également, pour des motifs légitimes, s'opposer au traitement des données les concernant.

Ils ou elles peuvent, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer leurs droits en contactant [concourspastiches@amisdeproust.fr](mailto:concourspastiches@amisdeproust.fr)



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Pour toute information complémentaire ou réclamation, les concurrents peuvent contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur [www.cnil.fr](http://www.cnil.fr)).

### **Article 8 : Autorisations et responsabilités**

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les concurrents autorisent la Société des amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site Internet [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr) ;
- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
- dans le Bulletin Marcel Proust ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

### **Article 9 : Respect du règlement**

La participation à ce concours implique le plein accord des concurrents à l'acceptation du présent règlement et aux décisions prises par l'association des amis de Marcel Proust et des amis de Combray sur tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Remarques générales – Membres du Jury

- Les pastiches sont présentés dans l'ordre chronologique des inscriptions.
- Lorsqu'une même personne s'est inscrite plusieurs fois, seule sa dernière participation a été prise en compte et retenue dans ce dossier du jury, conformément au règlement.
- Le nombre de signes (espaces comprises) est indiqué en page de titre de chaque pastiche ; ce nombre ne tient pas compte du titre du pastiche.
- Lorsque le nombre de signes d'un pastiche contrevient au règlement du concours (qu'il soit en-deçà de la limite inférieure ou au-delà de la limite supérieure du nombre autorisé), il est indiqué **en gras**.

### **Membres du Jury (par ordre alphabétique) :**

**Jérôme Bastianelli**

**Elyane Dezon-Jones**

**Emmanuel Glaser**

**Marc Lambron, de l'Académie française**

**Isabelle Le Masne de Chermont**

**Eric Unger**



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Catégorie générale



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

**Premier prix**

-

**Brichot remplacé**

par Ulysse Marquet



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

« Brichot est mort! Ah, mes amis! Oui, pour toujours, mort à jamais! » s'exclamait Mme Verdurin, dont la voix, dans le trajet absurde et désespéré qui conduisait son corps, telle une araignée qui y tisserait sa toile, à travers toutes les diagonales de son salon (car c'était ainsi, pensait-elle, que s'exprimait le Désespoir), sonnait sans discontinuer comme un petit glas portatif.

Mort à jamais? Qui peut le dire? Car quelques jours plus tard, la Patronne - semblable à ces gens qui se consolent de la perte de leur lévrier par l'achat d'un épagneul - reçut chez elle un professeur du nom de Brissac, alors en vue à la Sorbonne, et ami intime du défunt. «Vous comprenez, ce pauvre Jules (car depuis sa mort, elle ne l'appelait que par son prénom) l'adorait, il le trouvait d'une intelligence extraordinaire, c'est le mot qu'il employait, extraordinaire. Et du reste avec un homme qui le connaissait si bien nous pourrions partager nos souvenirs, ce sera comme l'avoir avec nous ». Mme Verdurin, qui avait en horreur les proches de ses fidèles, êtres malfaisants dont l'unique dessein était de soustraire ces derniers à son empire, et dont l'influence expliquait à ses yeux, comme pour un abbé médiéval celle des démons, leurs absences, leurs accidents domestiques et la plupart des cataclysmes, avait toujours refusé comme un énoncé contraire aux lois de la logique la proposition répétée que lui avait faite Brichot de lui présenter son ami. Or quand elle mentionnait maintenant l'invitation à Brissac elle n'était pas loin de pleurer : et c'était d'un émoi sincère, mais dans la composition duquel entrait peut-être moins d'attendrissement pour le mort, que d'émerveillement pour son propre génie, qui avait su accorder les bienséances du deuil avec la nécessité contradictoire, mais plus impérieuse, de ne jamais décommander un mercredi. Elle l'avait rencontré à l'enterrement de Brichot, et l'avait invité pour le lendemain : mais à peine fût-il entré qu'elle s'appliqua à lui infliger les plus diverses humiliations. Non qu'il fût en quelque façon moins agréable que son prédécesseur : mais Mme Verdurin, sentant quel danger représentait, pour l'intégrité du petit clan, la perte d'un de ses membres les plus éminents, et désirant, comme elle aimait à dire, « regonfler le moral des troupes », trouvait dans la violence infligée à ce nouveau venu un remède des plus salutaires : car de même qu'on inocule à un corps sain, afin qu'il le demeure, une petite dose de maladie, qui donne à ses forces un usage sans lequel elles languiraient et finiraient par s'anéantir, de même le petit noyau avait besoin, pour le maintien de sa cohésion, qu'on y introduisît périodiquement un corps étranger dont le rejet avait sur les convives la force d'un vaccin.

Brissac, vieillard énorme, avalait avec lenteur une gorgée de vin blanc.

« *Levato pede*, comme disait ce cher Jules, et je sais qu'il n'aurait rien mieux apprécié que cet excellent vin. Vraiment, il est extraordinaire, qu'est-ce donc? ».



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

« Enfin, que dites-vous, il haïssait le vin blanc, tout le monde ici sait ça, et d'ailleurs celui-ci est une piquette » répondit Mme Verdurin, qui n'aurait pas hésité à défenestrer le professeur, s'il avait osé insinuer une chose pareille.

Comme, à certains regards de Mme Verdurin, je découvrais - ou plutôt je sentais s'imprimer dans mon cœur en lettres douloureuses - les signes avant-coureurs d'une tempête à venir, désireux d'éviter une scène qui me serait insupportable, et ayant appris que Brissac était spécialiste du Grand Siècle, je lui demandai, pour détourner la conversation, des informations sur certains petits nobles de la cour de Louis XIV, dont j'avais lu les noms dans Saint-Simon, mais sur lesquels je n'étais rien parvenu à savoir.

« Il vous faudrait, me dit-il, consulter le dernier livre de Jacques Huet, il y traite des questions de généalogie à fond. C'est un homme amusant, tous les Saint-Simoniens le sont, ils vous parlent de la cour de Versailles comme s'ils en venaient à peine. Récemment, il s'est tenu un colloque en Sorbonne concernant la valeur historique des Mémoires, François Picard, en historien de la révolution, s'y est déchaîné contre le duc à grandes rengaines de méthode scientifique, et cela rendit furieux Jacques, je veux dire Jacques Huet, qui s'est laissé emporter, lui a dit qu'il ferait mieux, pour l'histoire, de s'en tenir à son siècle, et a même ajouté quelques mots de cambronne. »

J'avais d'abord cru que, comme il ignorait la réponse à ma question, il avait voulu masquer par un surcroît d'érudition celle qui lui faisait défaut. Mais le questionnant à propos d'autres auteurs, je compris que, détenant peut-être les informations que je désirais, il sacrifiait le plaisir de faire montre de son savoir à une nécessité plus vraie, plus haute, et plus immédiate, qui était de citer des critiques. Car quel que fût l'auteur classique sur lequel je l'interrogeais, j'obtenais pour seule réponse le nom d'un de ses collègues. Il avait si bien ramassé en lui tout ce qui avait été dit du Grand Siècle, qu'il paraissait lui être devenu comme un souvenir d'enfance ; et, de même qu'à trop raconter une anecdote on abolit en nous l'empreinte sensible qu'avait imprimée dans notre mémoire l'événement dont nous l'avions tirée, de même il semblait avoir oublié que Pascal eût un jour existé, pour avoir trop lu ce que d'autres en avaient pensé. Comme une pierre au sommet d'un talus instable, le moindre nom propre, mentionné, amenait dans sa conversation l'avalanche de cent autres ; on aurait dit que son érudition, indivisible comme la substance divine, ne souffrit pas qu'on l'équarisse en souvenirs individuels, et que, reliés les uns aux autres par les anneaux de la plus intransigeante causalité, l'évocation d'un seul d'entre eux dût amener, *necessaria causa*, celle de tous les autres. Et tandis que sa voix, frauduleusement pédagogique au début de sa course, s'empeçant à mesure que s'y multipliaient les



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

noms propres, cessant de s'embarasser des différences d'intonation qui singularisent d'ordinaire certains mots, se libérait, s'aplanissait et trouvait, au sein d'un flot monotone et uniforme de syllabes, son rythme véritable, alors ses yeux, comme deux instruments d'accompagnement, dans un *terzetto*, venant se régler sur la ligne mélodique du soliste, prenaient sa coloration, se modulaient sur elle, et se recouvraient, comme d'un suaire, du plus opaque des voiles : c'était le trouble des vieillards lorsque, au milieu de leurs souvenirs, ils finissent par oublier votre présence et ne parlent plus que pour eux-mêmes d'une voix qui n'est que le débordement timide et accidentel d'une image trop forte pour rester toute entière intérieure. Il semblait trouver, à citer Sainte-Beuve et Brunetière, un plaisir analogue à celui que l'on a, adolescent, à faire des alexandrins. Et aussi, à l'écouter, on en venait à croire que les ouvrages critiques, s'étant dévêtus un jour de leur vocation première pour accéder à la distinction de l'Art, étaient devenus dignes de l'attention qu'ils donnaient dans un premier temps aux grandes oeuvres et dont ils s'étaient maintenant parfaitement affranchis. *Horace*, *Polyeucte* et *Cinna* semblaient être pour lui ce qu'étaient pour Corneille les sujets antiques qui les avaient inspirés : une excuse gracieuse pour montrer son tour d'esprit, le fond commun auquel on puise de quoi appliquer son génie, la matière première et indéterminée dans laquelle on façonne les chefs-d'oeuvres ; et peut-être ne voyait-il dans Racine que l'annonceur de F. Sarcey, auteur d'un petit article sur *Phèdre* paru récemment dans la *Revue des Deux Mondes*.

Pendant ce temps, Mme Verdurin, joyeuse et sournoise, jetait à ses convives des coups d'yeux malveillants. Il y avait, dans la palette de ses expressions oculaires, un certain nombre de regards prêts à l'emploi (qui n'étaient que la transposition visuelle de certaines phrases qu'elle aimait dire) parmi lesquels elle avait pioché celui-ci (traduction exacte d'un « qu'il est *rasoir!* ») et qui, tout en assurant les convives, par une secrète connivence, qu'eux, certainement, ne l'étaient pas, leur représentait cependant quel couperet terrible viendrait à s'abattre sur eux s'ils devaient un jour le devenir, et leur inoculait, par une vision alternée du paradis et de l'enfer, le double remède d'une flatterie et d'une menace.

Mais comme le monologue était revenu à Saint-Simon, Cottard, qui faisait des efforts terribles depuis son commencement, pour déterrer de sa mémoire une citation qui y était enfouie, encouragé par les regards de la Patronne comme un chien par une friandise, les intensifia, trouva le mot qui lui révéla la phrase, et vociféra avec la force d'un Eurêka :

« À chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres ! »



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Au plaisir de sentir se relâcher les forces qu'il avait mobilisées pour l'exhumation de cette phrase de Saint-Simon, se joignait celui plus piquant et presque coupable qu'en sa qualité de réactionnaire il trouvait à citer un socialiste utopiste, qui avait pour incontestable mérite d'avoir fait la belle part aux scientifiques, et surtout aux médecins, dans sa société idéale, et pour principal défaut de ne pas être le Saint-Simon dont nous parlions, mais son cousin.

Je m'étais résigné à poser des questions à Brissac qui continuait de discourir. L'écouter me rendait triste. Car il me semblait être le caveau des écrivains à qui il avait donné sa vie et dont les livres, ornés pareillement de leur nom, étaient désormais en lui muets comme leurs tombes. Aussi les chefs-d'oeuvres comme les amours portaient, inscrite dans le coeur humain, la date de leur anéantissement : et un jour peut-être dans mon coeur, Racine et Saint-Simon - devenus indifférents à lui comme l'était désormais Gilberte, et comme je savais bien que le serait un jour Albertine - cesseraient de jouer leur mélodie, s'exileraient dans ma mémoire, et demeureraient en son marbre, comme en Brissac, morts à jamais.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

**Deuxième prix**

-

**L'ami perdu**

par Viviane Le Mer



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

J'avais demandé qu'on ne me dérange pas, qu'on ne laisse plus entrer personne, qu'on ferme les rideaux et qu'on me laisse seul. Je ne supportais plus d'entendre parler les gens, de les voir heureux, souriants, pleins d'histoires entendues qu'ils venaient me répéter avec délice et méchanceté, alors que je venais d'apprendre la mort d'un ami dont je cherchais à avoir des nouvelles depuis un moment, et que j'avais appris que cet ami était mort depuis déjà deux ans, deux ans pendant lesquels j'avais pensé à lui, espérant recevoir de ses nouvelles, soit de lui-même par une lettre, soit par une de nos connaissances communes, bien qu'elles aussi disparues dans le temps, comprenant que ces deux années écoulées depuis son décès que j'ignorai alors et qui avaient été pour moi des années d'attente, parfois d'espoir, me disant que s'il ne me donnait pas de nouvelles il n'en recevait pas non plus de moi, n'ayant lui non plus pas idée de mon adresse actuelle mais qu'il cherchait peut-être aussi à la connaître et y parviendrait bientôt, faisant cesser ce triste silence entre nous qui me causait tant de peine, parfois de tristesse, considérant que s'il ne m'écrivait pas c'est parce qu'il ne le voulait pas, et que cette ignorance commune de nos lieux de vie actuels était bien commode pour rompre cette amitié ancienne, qui n'en était d'ailleurs pas une dans son esprit, pour me laisser définitivement dans le passé, loin du présent où il ne me souhaitait pas et où il ne pensait même pas à moi, ni à aucun de ces moments dont le souvenir m'était si cher, durant ces deux dernières années il reposait en réalité sous la terre du petit cimetière du village de ses parents où il n'était pas né mais qu'il aimait beaucoup, et qui avait été un trait d'union entre nous, ce village de B. que j'avais connu avant de le connaître et qui lui ressemblait, calme et triste, toujours donnant cette impression d'être recouvert d'un ciel gris et bas, avec ces quelques faisceaux de clarté qui crèvent parfois les nuages et projettent une lumière inattendue sur les choses et les êtres. J'avais traversé plusieurs fois B. ces deux dernières années pour me rendre à C. où la terre du cimetière attend aussi le moment de me recouvrir, je prenais volontairement une route plus longue pour pouvoir passer par son village, et traversant B. j'avais chaque fois pensé à lui, espérant qu'il s'y trouverait peut-être justement ce jour-là, que je le verrais marcher sur un trottoir, que nos regards se croiseraient, que deux sourires se dessineraient au même moment sur nos visages respectifs, heureux ensemble que le hasard nous fasse nous rencontrer de nouveau, de revoir l'ami cher, perdu et retrouvé comme il était évident qu'il devait finir par l'être, sans jamais penser à m'arrêter au cimetière, sans jamais marcher dans ces allées ternes pour chercher son nom sur une tombe, où pourtant il était gravé et où je l'aurais trouvé. Il était mort. Jamais je n'y avais pensé. J'avais eu devant les yeux l'annonce du décès publiée dans le journal local trois jours après sa mort, deux ans plus tôt. J'avais appris la date de son décès et avait eu besoin d'une preuve. L'avis de



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

décès prétendait que le seigneur l'avait rappelé à lui, et jamais cette absurde prétention ne m'avait paru plus insupportable et plus cruelle. Il n'avait pas été rappelé auprès de son seigneur, il m'avait été arraché au cœur et à notre avenir commun, il m'avait été arraché en plein été sans que que j'en sache rien, sans que ce jour-là je puisse plus fortement penser à lui, sans que je puisse pleurer auprès de ceux qui l'ont pleuré, sans que je puisse voir son visage de mort et en garder l'image, sans que je puisse voir son cercueil descendre dans la tombe, sans que je puisse même déjà trop tard mais de quelques jours seulement au lieu de deux années lui dire au revoir, au lieu d'être frappé de sa mort deux ans après, alors qu'il n'y a déjà plus d'autre ami pour le pleurer, qu'il n'y a plus de visage à contempler, plus de cercueil à descendre en terre. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Je cherchais à réunir tous les souvenirs que j'avais de lui, pour les fixer dans ma mémoire, les faire survivre, pour qu'ils ne puissent plus la quitter et qu'ils soient disponibles à mon cœur lorsque j'en aurais besoin. Je me rendais compte alors que ces souvenirs que je croyais nombreux étaient rares, qu'ils avaient commencé à se décomposer en même temps que lui, qu'il ne me restait que des images fugaces, floues, semblables en cela à ces statues de pierre entourées de brume qu'on devine parfois dans les parcs sans pouvoir dire ce qu'elles représentent, alors que je pensais pouvoir les décrire précisément, il me restait un profil longuement observé un soir de concert à deux rangées de moi, il restait sa démarche rapide sur une place déserte de Venise, ses cheveux bien peignés, son regard amusé, sérieux et moqueur en croisant le mien pris sur le fait de le regarder à son insu, sa voix, sa voix peut-être ou seulement l'écho lointain de sa voix, lisant un de mes textes qu'il avait aimé, une promenade dans le jardin d'un château de la Loire - on avait visité tous les châteaux de la Loire et je croyais ces moments lumineux gravés éternellement en moi-, je me raccrochais à tout ces souvenirs avec le désespoir de les voir déjà m'échapper, je sentais un séisme ébranler ma mémoire, un tremblement de terre qui emportait tout ce qui m'était cher de ce temps passé avec lui, je voyais tomber l'un après l'autre Chenonceau, Azay-Le-Rideau et Villandry, s'écrouler les palais de Venise, tous les endroits où je l'avais vu et où son image s'enfuyait comme le reste dans les heures déjà passées et qui ne reviendraient pas. Pendant ces deux années j'avais rêvé les souvenirs que je me serais fait lorsque je l'aurais retrouvé, et j'avais oublié de fixer ceux qui existaient encore, ne sachant pas alors qu'ils seraient les seuls qui me resteraient de lui, et ce n'est que devant la compréhension de cette perte irrévocable que je compris qu'il était mort, et qu'il était mort à jamais.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Prix des adhérents**

-

## **Cottard Président !**

par Thierry Joffredo



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Lassé des discours lénifiants de tous ceux qui « promettaient la lune », le bon docteur, encouragé par le petit noyau unanime, s'était laissé convaincre de présenter sa candidature aux prochaines élections présidentielles.

Sa bonhomie naturelle, son propos volontiers imagé, parfois un peu canaille, et racoleur même s'il le fallait, son sens inné de la métaphore faubourienne, son faux air débonnaire de roi d'opérette en goguette, le fait qu'il soit maintenant sur l'âge et que ses client(e)s – sans l'abandonner – consultassent parfois des praticiens plus jeunes (ayant donc conduit moins de patients au trépas) et mieux lancés dans le capitale, avaient convaincu Mme Verdurin de devenir son premier « supporter » ; comme l'erre d'un paquebot de croisière aimante de frêles mais vaillants esquifs, la patronne, rajeunie par les perspectives enivrantes de cette aventure républicaine inédite, émoustillée, pour tout dire et sans ambages superflus, par l'idée de river leur clou aux aristocrates décadents des beaux quartiers, aux Trémouille, aux Noailles et aux Mollé, avait entraîné dans son sillage prestigieux, melliflu et volubile, l'ensemble du clan, Odette s'improvisant sans vergogne « chargée de com », Brichot écrivant les discours.

Odette maîtrisait naturellement les subtilités, les pièges et les ressorts cachés des réseaux sociaux mais il fallut une réunion de campagne dans l'hôtel du Quai Conti - dont un étage fut pleinement dédié au QG du « PVC » (le programme longuement débattu tenait en effet en trois mots : Proximité ! Vérité ! Convivialité !) pour choisir les premiers éléments de langage et le style des messages bientôt adressés au populaire comme aux couches les plus relevées de la mouvante société des votants : « Les réunions *de campagne* - souligna d'un clin d'œil complice, Mme Verdurin - à La Raspelière ou ailleurs, reconnaissez-le chers amis, je les réussis comme personne ! ». S'esclaffant ainsi, elle étouffa aussitôt les effusions de son rire audacieux dans les plis de son mouchoir de baptiste pour ne pas décrocher une mâchoire décidément à ménager en des temps qui s'annonçaient héroïques.

Désireux de plaire à Odette et de conserver les bonnes grâces de la patronne qui lui battait parfois froid, Swann ouvrirait son carnet d'adresses, et puiserait dans les ressources intarissables pour lui de LinkedIn, de Twitter et de WhatsApp - Mme Verdurin, peu familiarisée avec la langue de Macbeth, mais qui avait le goût de toutes les nouveautés électroniques dès lors qu'elles servaient ses desseins les plus secrets, prononçait « Vatsape » - pour rallier les indécis influents et leurs précieux fonds de soutien et élargir à des milieux affairistes a priori insensibles au verbe fleuri du nouveau candidat les frontières ambitieuses de l'électorat cottardien. Il avait fallu choisir l'épithète adaptée pour qualifier les premières initiatives du nouveau tribun et orienter ab initio une presse supposée moutonnaire sur



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

des bases saines : « cottardesque » n'allait pas, sa proximité trompeuse avec « pittoresque » ou « picaresque » manquait du sérieux requis pour l'exercice démocratique ; « cottardier » pour les mêmes raisons fut rejeté : une faute de frappe malencontreuse et « cocardier » menacerait ; Brichot rejetant d'emblée « cottardique » pour son homophonie lointaine et fâcheuse avec « colique » et « colérique » avait suggéré « cottardolien », qui, malgré les réminiscences d'un précédent auvergnat respecté, ne convainquit pas.

La femme du Directeur des Postes, qui avait récemment dîné avec le troisième sous-secrétaire d'état aux Affaires Intérieures, prétendait que la France -qui était bonne fille bien qu'un peu soupe au lait, capricieuse et versatile en période électorale- se donnerait volontiers et sans affèterie à celui des candidats qui lui parlerait un peu crûment ; cette métaphore datée risquant d'éloigner des urnes le « sexe frêle » -expression favorite mais décidément malencontreuse de Brichot – révéla à Odette l'immensité du travail de préparation du candidat et de son immédiat entourage qui restait à accomplir : plaire au plus grand nombre en parlant vrai, flatter l'aile droite sans désespérer le flanc gauche, gommer du discours tout relent machiste, s'ouvrir résolument aux idées modernes sans enterrer les valeurs anciennes, ménager la chèvre conservatrice en quelque sorte et protéger le chou travailliste, vieux dilemme médiéval, britannique et paysan, souligna finement Legrandin qui, furtif, passait parfois en sympathisant circonspect.

Il fallut encore briefer Léontine, future Première Dame dont les « cuirs » désespéraient Odette, pour qu'elle consente à jouer un rôle discret et effacé en affichant les vertus bourgeoises, domestiques, ménagères et économes, conjugales et patriotiques, qui rallieraient le suffrage des territoires les plus frileux et démunis de la province profonde :

« Vous serez ma chère – dit la grande prêtresse de la communication à son amie– la caution vertueuse de votre impérial époux et comme son balancier fidèle et tutélaire sur un fil d'équilibriste : s'il parle inconsidérément à Tik Tok ou s'il avoue une passion imaginaire et flagorneuse pour le Rap vous donnerez en contrechamp une interview au Figaro Magazine exaltant les recettes du bœuf miroton et du veau à la casserole ; s'il multiplie les selfies avec de jeunes actrices effrontément décolletées vous confesserez à l'Echo des Familles votre amour gentiment suranné du crochet et de la broderie anglaise et cette feuille confidentielle encore que prestigieuse titrera : *Le point de croix : Mort à jamais ? Qui peut le dire ?*



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Sans en faire un slogan vous illustrerez discrètement pour les nostalgiques de tous bords, l'ancrage dans les vertus cardinales du temps passé, abandonnant ainsi au candidat le soutien un tantinet tapageur des écrivains et des artistes les plus branchés du moment.

La campagne avançant, les sondages s'avérant prometteurs, l'heure vint de distribuer dans un secret savamment éventé les futurs maroquins : Elstir s'imposait à la Culture, Forcheville lorgnait sournoisement vers le Quai d'Orsay au grand dam de Bergotte, Brichot (« Chochotte » pour le cénacle des intimes) pouvait, assidu et infatigable, délaissant sa chaire à la Sorbonne, prétendre raisonnablement aux ors de l'Hôtel de Matignon ; M. Verdurin dans l'ombre portée de sa terrible et jupitérienne épouse revendiqua timidement le perchoir de la Chambre Haute si des vents électoraux décidément favorables soufflaient encore le moment venu sur les jardins du Luxembourg.

La patronne, elle, se contenterait, éminence grise mais toute puissante, d'organiser pour le futur Président les dîners de la Lanterne et les vacances varoises où serait conviée une société trayée, coterie inféodée et courtisane sans doute, mais républicaine dans les limites du nécessaire et de l'admissible, ultramarine et internationale même, quoi qu'on en ait, et portée toujours sur le calembour et la bonne chère, vitrines intemporelles de notre cher et vieux pays.

Il est trop tôt à l'heure où ces lignes s'écrivent pour dire si l'auguste docteur Cottard fut élu mais tous s'accordent à reconnaître qu'il en valait bien un(e) autre...



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Pastiche distingué**

-

## **La Société des Amis de Bergotte**

par Patricia Brochier



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

J'avais décidé de me rendre à la journée d'hommage organisée par l'Association des Amis de Bergotte puisqu'aussi bien j'avais apporté mon obole très fidèlement depuis le début de sa fondation, sans prêter beaucoup d'attention aux multiples manifestations qui entretenaient le souvenir de l'homme en même temps que la floraison posthume de son œuvre. J'étais curieux de renouer un moment avec l'image du grand homme que j'avais tant idolâtré dans ma jeunesse, à l'époque où l'admiration que je lui portais n'avait d'égal que mon amour pour Gilberte.

Je ne connaissais pas une seule des figures de proue de l'Association dont je savais seulement, au regard du nom qui signait la lettre d'information ouvrant les bulletins hebdomadaires, que le Président était, non un universitaire spécialiste des lettres, ce qui eût été des plus naturel, mais un Polytechnicien de haut vol, ce qui ne laissait pas de m'étonner; j'avais pris mes renseignements et découvert un esprit pétri d'humanisme, curieux et féru de musique, d'art et de littérature qui vraisemblablement s'était pris de passion pour Bergotte, tant l'œuvre de celui-ci était à même de combler un tel esprit. J'admirais que l'on pût ainsi faire de la vie et de l'œuvre d'autrui l'occupation principale de la sienne propre.

J'ignorais aussi qui étaient les membres de ce cercle de prosélytes, ne les ayant encore jamais rencontrés. Je savais seulement par le bulletin d'information qu'un nombre inouï d'activités de toutes sortes se déployaient autour de l'écrivain pour lequel la génération suivante avait développé une véritable idolâtrie, qui avait commencé du temps de la lente agonie du vieil homme, quand on le savait bien malade et diminué, quand il avait renoncé au monde, dont il ne gardait en ligne de mire que la Coupole. Si finalement il avait compris qu'aucun fauteuil, là, ne porterait sa trace, il aurait cependant été fier de savoir que l'on pouvait contempler avec dévotion son fauteuil de bureau dans sa maison récemment acquise par ses admirateurs et ouverte au public.

Je m'étais rendu en chemin de fer dans la petite ville de Villiers, rebaptisée par la municipalité "Dombray" de son nom de plume, décision extraordinaire qui donnait bien la mesure de l'amour que la ville portait à son illustre citoyen.

Nous fûmes amenés tout d'abord au cimetière puisque la date du jour était celle-là même qui avait vu notre ami s'éteindre, terrassé par le "petit pan de mur jaune" quelques années auparavant. Quand je dis "nous" cela désigne un groupe assez important d'hommes et de femmes de toutes générations et de toutes conditions, sans que je pusse tout d'abord reconnaître ou distinguer des



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

visages connus. Il avait été prévu un moment de recueillement devant la tombe de l'écrivain, où un jeune homme donna le premier concerto pour violoncelle de Bach, admirablement joué, tout en ferveur et en retenue. J'étais placé au centre du demi-cercle face à la tombe, au premier rang, de sorte que je ne voyais aucun des assistants placés derrière moi, n'osant pas non plus tourner la tête pour entrevoir ceux placés à ma droite et à ma gauche.

Tandis que mon esprit se laissait porter par les phrases graves, insistantes et dramatiques du violoncelle, qui soulignaient merveilleusement la solennité et le recueillement du moment, mon regard s'attardait sur la pierre tombale, suivait les volutes du dessin gravé dans le marbre - des pages, une plume, un encrier, de ces sortes d'allégories simplistes censées rappeler ce qu'avait été le défunt, à défaut de qui il avait été - soudain un détail me frappa. Sur le marbre de la tombe étaient gravés le nom de l'écrivain, ses dates de naissance et de décès mais seul figurait son patronyme en lettres dorées majuscules BERGOTTE: pas de prénom, pas d'initiales. Je réalisais là, après toutes ces années de renommée, de succès, de fréquentation et même d'intimité, que l'illustre homme n'avait pas de prénom. Jamais je n'en avais vu un d'écrit, pas même sur les différentes éditions de ses œuvres, jamais je n'avais entendu qui que ce fût, pas même les membres de sa famille, s'adresser à lui avec cette familiarité toute naturelle d'un prénom. On avait comme effacé de lui sa dimension individuelle, son identité d'homme, de fils, de mari, en l'élevant au rang d'un personnage à la notoriété incontestable que confère la mention du seul patronyme, qui, lorsqu'il est prononcé, donne l'exacte mesure de celui dont on parle, sans besoin d'ajouter un détail plus personnel. Ne dit-on pas, Diderot, Chateaubriand, Flaubert ? Nul n'a besoin de se faire préciser de quels Diderot, Chateaubriand, Flaubert il s'agit. Il est vrai que l'on dit volontiers Victor Hugo, mais peut-être est-ce simplement dû au fait que le nom ici s'attaque avec un son vocalique et qu'il est souvent mal aisé d'enchaîner les mots sans se heurter au hiatus. Il est vrai aussi que tout le monde sait de qui l'on parle quand on dit "Jean-Jacques" mais là est l'exception admise par un public à la fois charmé par un esprit brillant et irrité par une personnalité difficile. Mais pour le défunt cela avait toujours été "Bergotte", et bien entendu il ne pouvait pas se prévaloir d'un titre qui introduisait tous les autres noms illustres, ceux d'un comte, d'un marquis, d'un prince, et il n'était pas davantage précédé de ce "Monsieur" bien ordinaire et qui sentait son bourgeois, peu en accord avec son statut reconnu de génie littéraire. Je pensai alors à Elstir, à Vinteuil et sentis vaguement que l'art ne s'accommodait pas de vétilles comme un prénom, pas plus que l'Histoire du reste: Machiavel, Talleyrand, Clémenceau...On porte haut leur nom comme un étendard brandi, non



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

comme une banderole déployée...Cela me conduisit tout naturellement à considérer la curieuse richesse d'invention dont faisaient preuve les spécialistes de l'écrivain: on parlait de "bergottisme" pour désigner sa ligne philosophique, eux-mêmes étaient des "bergottiens" et l'université avait même son département de recherches "bergottiennes", où l'on examinait au microscope ses phrases, ses images, ses expressions, jusqu'à sa ponctuation et son utilisation des tirets et des parenthèses, comme un entomologiste décortique avec des pincettes les mandibules d'un arachnide pour en comprendre les articulations .C'étaient là des appellations assez insolites pour un nom qui m'avait toujours paru un peu frivole avec cette terminaison en "otte" qui ne faisait pas sérieux, qui palabrait comme une parlotte, dansait comme une gavotte et sentait bon sa bergamote.

Des applaudissements avaient mis fin à ma rêverie onomastique et les bergottiens se levaient, émus et comblés après cette communion sincère et sentimentale avec le grand homme disparu.

Je pus alors me mêler aux fidèles et tâcher de reconnaître quelques physionomies connues bien que je n'eusse pour ma part plus sacrifié au monde depuis très longtemps; je crus reconnaître de loin le Docteur Boulbon en grande conversation avec une jeune femme , ce médecin "des artistes" qui m'avait autrefois été conseillé par Bergotte comme seul apte à soigner "les intelligents" et dont l'amitié pour le défunt se prouvait par sa présence ici; quant à la jeune femme en question il me sembla identifier la cadette des demoiselles Bloch mais les années avaient passé et je n'étais pas sûr de mes talents de physionomiste. Quoi qu'il en fût aucune des figures illustres à particule, qui autrefois s'affichaient au théâtre avec l'écrivain en vogue comme un accessoire exhibé de la dernière mode, dans un élan d'originalité, par seul souci de secouer le conformisme du "grand monde" sclérosé autour des Guermantes, aucune de ces figures donc n'était présente, et je sentais bien là avec une pointe de tristesse que le brave homme de son temps avait sombré pour renaître en grand homme de la postérité honoré aujourd'hui par des inconnus. Je remarquai quand-même dans cette assemblée un certain nombre de jeunes femmes, un peu toutes de la même génération, toutes assez charmantes quoique dans des styles différents, les unes accompagnées de leur fiancé ou de leur mari, les autres affichant une indépendance et une assurance que leur conférait visiblement une aisance financière. Je me rappelais alors ces "fillettes" dont Bergotte était grand amateur et dont il disait : "Je dépense plus que des multimillionnaires pour des fillettes, mais les plaisirs ou les déceptions qu'elles me donnent me font écrire un livre qui me rapporte de l'argent". Peut-être étaient- ce là ces fillettes venues manifester



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

leur reconnaissance par une sorte d'hommage filial qui pouvait en remonter aux illustres têtes nobles et ingrates d'autrefois.

La journée s'était poursuivie avec la visite de la maison natale de Bergotte. J'étais curieux de découvrir ce "salon de mauvais goût" qu'il avait ouvert à ses lecteurs "où il avait passé son enfance et les causeries pas très drôles qu'il y tenait avec ses frères ", tout autant que de suivre ces visiteurs qui avançaient là recueillis et concentrés comme dans une abbaye illustre abritant les reliques d'un saint, scrutant les lieux et les objets avec avidité et vénération, érigeant la tabatière du grand homme en élément sacré comme ayant connu l'Auguste Nez , tandis que mon nez à moi se souvenait de l'odeur insupportablement âcre du tabac gris qu'il prisait à longueur de journée. Je trouvais curieux que l'on recherchât aussi avidement l'homme, à travers une intimité forcée, et j'étais tenté de dire à tous ces gens: vous vous méprenez, le vrai Bergotte n'est pas dans cet intérieur médiocre, dans ces objets triviaux, il est dans ses phrases, ses expressions , dans son mot fétiche de "doux", dans ses personnages, dans sa pensée...Ces objets pour moi le disaient mort. Mort à jamais ?...Qui peut le dire ?...Peut-être que finalement tout ce décor parlait pour lui autant que son œuvre et moi-même n'étais-je pas là, ému, sur les traces d' un auteur qui finalement n'était plus mon genre?



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Pastiche distingué**

-

## **Les fantômes de l'écrivain**

par Jean-Frédéric Coulombel



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

En regagnant mon domicile, par le gris de décembre, mon regard fut capturé par les vitrines miroitantes des librairies, où de nouveaux ouvrages d'exégèse de l'Œuvre garnissaient les étagères, remplaçant leurs devanciers comme par un mouvement de houle permanente et inexorable, et où des inédits de l'auteur, exhumés récemment par des éditeurs, paraissaient me narguer par leur existence même. Alors que mes amis me poursuivaient de leurs questions insistantes et cruelles sur les progrès de ma composition pour ce concours littéraire (pour l'instant limitée à de vagues silhouettes désœuvrées de baigneuses à Balbec), voici que mon modèle, parti pour un monde meilleur depuis des décennies, cet homme qui aurait pu passer mille fois de mode avec le défilé sans indulgence des générations, s'ingéniait à faire parler de lui, encore et toujours, comme s'il était désormais plus vivant que moi.

Je convoquai moi-même, sans le décider en pleine conscience, les fantômes de son univers en essayant de remonter à la source de ses personnages, des thèmes et des styles de ses livres, me replongeant dans les ouvrages spécialisés, lus et repassés aussi souvent que mon cerveau semblait me l'ordonner, afin de faire renaître une inspiration au plus profond de moi, alors que la page blanche toisait insolemment ma plume. J'en perdais le sommeil dans ma chambre-aquarium à l'atmosphère confinée, et, par une sombre nuit, la frontière entre passé et présent, entre fiction et réalité, céda quand j'entendis, depuis mon lit où j'étais la proie d'une insomnie tenace, une apparition s'adresser à moi.

C'était un homme à la tenue et à l'air distingués dignes d'un plénipotentiaire de la République, projetant l'aura d'un gentleman au goût sûr et honnête. Devant mon incrédulité muette, il s'annonça avec toute l'urbanité dont il était capable : "Je suis l'esprit des concours passés, ceux qui vous ont vus échouer lamentablement dans vos tentatives de vous affirmer comme un auteur digne de ce nom" lança cette ombre de M. de Norpois. "Votre infortune est à rechercher dans votre péché originel, le culte prépondérant du style pour le style. Vos écrits manquent cruellement de fond, comme chez tous ces écrivains contemporains, qui cherchent à briller sans aborder de façon consistante les questions qui font battre le cœur de la France. En suivant plutôt l'exemple de nos auteurs de tradition, vos idées feront la force de votre exposé et donneront une colonne vertébrale à ce fatras de mots que vous disposez pour l'heure sans logique, avec une joliesse naïve et pathétique".

Pris au dépourvu par cette attaque en règle de mes productions passées, je ne sus que répondre mais, quand ce génie inattendu eut disparu, dans un éclair, de mon appartement, je me fis une raison en m'installant à mon bureau pour appliquer ses recommandations cartésiennes et de bon aloi : "La



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

plage de Balbec, où des escouades de jeunes filles s'étaient ébrouées tout le jour, égayant les abords de la digue de leurs silhouettes graciles, changeait de physionomie dans le soleil couchant qui enveloppait les promeneurs du soir, offrant le spectacle d'une France alanguie et insouciant, alors que l'Europe était au bord de tensions internationales faisant peser une lourde menace sur la paix du Continent. L'espoir d'une réconciliation entre les nations était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ? C'était sans compter les efforts d'hommes de l'ombre, qui, au cœur de tractations diplomatiques menées avec maîtrise et courage, œuvraient pour préserver les équilibres fragiles de la coexistence des peuples..."

J'étais en train de terminer ce pensum aux idées claires quand le spectre d'une femme à la présence altière et sûre d'elle même vint s'inviter dans ma chambre : "Je suis l'esprit du concours présent, dit-elle, le seul temps qui compte, celui qui voit s'amasser fortune, réputation et place dans le monde, si on sait y faire, mon cher ami. Ne soyez pas sot et arrêtez d'assommer le jury avec des thèmes impossibles, traitez-les donc comme des copains à qui vous raconteriez une histoire bien sentie dans un style qui coule agréablement à l'oreille. Voyons, ces gens sont sans doute trop occupés pour entendre des boniments ennuyeux à périr !"

Sous la férule de cette maîtresse femme, ma plume prit un chemin fort différent : "La plage de Balbec, où des escouades de jeunes filles s'étaient ébrouées tout le jour, égayant les abords de la digue de leurs silhouettes graciles, changeait de physionomie dans le soleil couchant ~~avec les promeneurs du soir, offrant le spectacle d'une France alanguie et insouciant alors que l'Europe était au bord de conflits faisant peser une lourde menace sur la paix du Continent. L'espoir d'une réconciliation entre les peuples était-il~~ et accueillait à la nuit tombée notre petit clan en route vers un dîner de gala donné en l'honneur de la duchesse. Mais notre humeur s'assombrissait à mesure que l'harmonie du ciel de septembre se déchirait pour arroser les malheureux convives sur la promenade. L'été était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ? Car, pour dissiper notre déception, Odette tenta de ranimer l'enthousiasme collectif en évoquant l'*indian summer*, cette demi-saison rêvée permettant de profiter encore de belles journées malgré l'avancée inexorable de l'année..."

"Ce n'est pas trop mal, maugréa une dernière fois le fantôme de Sidonie Verdurin, ajoutez un peu de *name dropping*, comme dirait notre petit trésor, et vous y serez, mon cher."

Ces petits arrangements avec la littérature n'allaient pas tarder, hélas ! à réveiller un dernier fantôme, un homme à la barbichette noire et au nez en colimaçon. "Petit pan de mur jaune" marmonnait-il en scrutant chaque cloison de mon appartement. M'apercevant au milieu de sa rêverie



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

chancelante, il se ressaisit et s'introduisit ainsi : "Je suis l'esprit des concours futurs, qui vous enchaîneront année après année, car, possédé comme vous l'êtes, je parie que vous ne pourrez vous empêcher de concourir jusqu'à obtenir au moins un accessit, ou, mieux, un texte exprimant enfin votre style, votre vision originale du Monde". Se penchant sur ma feuille, il soupira : "Mais ce récit ne va nulle part, il est anecdotique et surtout il n'éclaire pas son sujet de façon artistique ! Voyez-vous, ce n'est pas tant le sujet qui importe que la manière de le montrer sous les angles les plus inattendus pour lui donner une tonalité plus...comment vous dire...plus jaune !" "Jaune ?" "Jaune, parfaitement ! Comme Vermeer !"

Et, sur ces mots, cet ectoplasme bergottien s'évanouit, plongeant dans l'abîme de la perplexité mes élans d'écrivain balbutiant, peinant à traduire cette dernière intention dans un texte cohérent, sur mon carnet dont la blancheur encore immaculée en début de soirée avait laissé place à un entrelacs de reprises et de griffonnages inaccessible à un œil profane : "~~La plage de Balbec, où des escouades de jeunes filles s'étaient ébrouées tout le jour, égayant les abords de la digue de leurs silhouettes graciles, changeait de physionomie dans le soleil couchant avec les promeneurs du soir, offrant le spectacle d'une France alanguie et insouciant~~ alors que l'Europe était au bord de conflits faisant peser une lourde menace sur la paix du Continent. L'espoir d'une réconciliation entre les peuples était-il accueillait à la nuit tombée notre petit clan en route vers un dîner de gala donné en l'honneur de la duchesse. Mais notre humeur s'assombrissait à mesure que l'harmonie du ciel de septembre se déchirait pour arroser les malheureux convives sur la promenade. L'été était-il qui, tel un décorateur de théâtre, semblait procéder à des essais de lumière pendant le repos bien mérité de la compagnie, et irisait le sable de toute la palette du cuivré à l'ambre, en passant par le tournesol radieux.

Cependant, alors que je m'émerveillais de cette fantasmagorie dorée, je songeai que ces naïades jouant dans les dunes de Balbec n'étaient plus les mêmes créatures que celles qui avaient éveillé mes ardeurs de jeune homme et que je ne reverrais plus celle qu'un télégramme avait pour toujours fait disparaître, que je ne verrais plus ce corps qui réchauffait mes mains et mon cœur, le corps d'Albertine. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Il ne me semblait nullement invraisemblable, dans ce décor chaque jour renouvelé par la versatilité des éléments, de la recroiser au coin de la promenade de la plage, comme si ces lieux qui portaient son empreinte, alliés à mon souvenir vivace, pouvaient la remodeler subitement à partir de grains de sable, à l'instar des huîtres qui font naître des perles d'une insignifiante poussière".



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

"M'enfonçant toujours plus loin dans l'univers fictionnel, je luttais encore avec cette idée de Bergotte d'une transfiguration des êtres et des choses par l'art pendant quelques heures avant de m'écrouler sur mon lit. Quand j'ouvris les yeux le lendemain, je me précipitai à mon bureau, mais aucun carnet n'avait été noirci d'encre pendant la nuit, comme si ma puissance créative, ma capacité d'agir avaient eu moins d'existence concrète que les personnages avec qui j'avais échangé hier et qui avaient laissé dans ma mémoire une empreinte plus que vive. Jetant un coup d'œil dans le miroir, je ne pus retenir un cri, car mon reflet n'y apparaissait plus. Ce que je nommais Moi, à force de manipulation par les créatures de l'imagination, avait-il basculé définitivement dans une dimension immatérielle, voire fictive ? Mon être réel, tangible était-il mort à jamais ? Qui peut le dire ?...



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Pastiche distingué**

-

## **Souvenir d'une tulipe**

par Matthieu Carluccio



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Le mois de Marie, alors si cher à mon âme pour l'élévation poétique qu'il lui procurait, et qu'il m'arrive encore de ressentir quand, venue des effluves florales printanières, la nostalgie empreinte de mélancolie rapporte à mon esprit le souvenir de vacances enfantines encore dépourvues des soucis de l'âge adulte, approchait à tire-d'aile. Les souvenirs, pourtant, ne sont que des morceaux d'un passé parfois incertain tant ils ne correspondent pas à un moment réel mais au ressenti que l'on en garde à travers notre perception et notre sensibilité d'alors. En fermant les yeux m'apparaît néanmoins un printemps déjà bien installé où mon frère et moi aimions à jouer dans le modeste jardin de nos grands-parents chez qui nous venions tous les ans passer les vacances de Pâques en famille. Nous y chevauchions d'imaginaires mais non moins authentiques destriers ; juchés sur nos bicyclettes (qui étaient en réalité celles de notre oncle et de notre père) nous galopions autour du marronnier à la conquête de quelques royaumes perdus au fond des pages des romans d'aventures que je lisais les soirs de périodes scolaires, dans la solitude de ma chambre parisienne, lorsque mon frère était au pensionnat. Notre grand-mère affectionnait ses plantes peut-être autant qu'elle nous aimait nous, ses petits-fils, et si nous avions le malheur de rouler sur une primevère en fleurs ou d'amputer un rosier de certains bourgeons nous étions aussitôt contraints au retranchement dans notre chambre, privés de thé, d'où nous entendions jusqu'à la nuit tombée sonner Dame Carcas comme l'avait jadis entendu sonner Charlemagne vaincu. Du moins était-ce le cas jusqu'à cette année-là, où mon frère fit une chute si spectaculaire qu'il me sembla assister à celle du Phaéton de Jan Carel van Eyck, écrasant ainsi un parterre de tulipes tout juste écloses, aux pétales blancs léchés de flammèches roses, dont la beauté, qui n'avait d'équivalence que leur rareté, faisait, sinon la jalousie, du moins l'envie de tout Combray, en même temps que la fierté de notre grand-mère et celle de son jardinier qui avait créé cette variété alors nommée du prénom latinisé de la maîtresse des lieux. Toute la journée nous attendîmes la sentence, mais étonnamment elle ne vint jamais. Nous ne le savions pas encore, mais déjà la valse insouciant de la feuille morte insidieusement décrochée de l'arbre, planant d'un tourbillon poétique sur la douceur d'un vent automnal dans l'ignorance de son destin qui l'enverrait irrémédiablement se poser dans l'herbe humide, avait commencé.

Aux enfants que nous étions, et malgré les douze ans presque révolus de mon frère, l'on taisait ces choses de la vie, prétextant sans doute que nous ne pouvions les comprendre, ou peut-être par excès de pudeur. C'était surtout par facilité de ne pas avoir à dévoiler un fait que l'on percevait ou que l'on croyait, à tort, honteux. Mais nous constatâmes rapidement que, pour la même raison d'une certaine haute image à laisser paraître, nos grands-parents (et j'entends par là notre grand-père), cette



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

année-là, au contraire des précédentes, ne recevaient aucun ami à dîner. La chambre que je partageais avec mon frère donnait sur la terrasse où les adultes terminaient la soirée installés dans des fauteuils d'osier et le calme de la nuit encore fraîche transpercée de temps à autre par le cri d'une hulotte. J'étais d'un naturel bavard et j'aimais, avant que de m'endormir, à discuter avec mon frère. Or il advint un soir que Morphée était déjà prêt à l'accueillir dans ses bras. Préférant le rejoindre plutôt que de m'écouter, il rusa (mais je ne compris la ruse que trop tard) en me soumettant l'idée d'ouvrir légèrement la fenêtre afin de suivre la conversation des adultes. Mon frère s'endormi rapidement. Je ne devais trouver le sommeil qu'à l'aube, perturbé que j'avais été par la voix de mon grand-père parvenue clandestinement à mes oreilles. Il expliqua ce soir-là à mes parents, illustrant ses propos d'anecdotes inquiétantes, que depuis des mois ma grand-mère se repliait de plus en plus dans un monde inaccessible à toute autre personne qu'elle, et qu'aux dires du Dr Bridet qui n'y pouvait rien faire, le voyage était sans retour. Me revint alors la scène de notre arrivée qui prit une toute autre dimension. Notre grand-mère avait salué mon frère en l'appelant du prénom de notre père. Nous avions tous deux esquissé un sourire rapidement chassé par le regard noir que nous avait adressé notre grand-père en rectifiant : « Voyons, ne reconnaissez-vous pas votre petit-fils, André ? — Ah oui, ah oui, bien sûr ! » Notre père avait arboré un visage sombre et inquiet tandis que maman avait détourné les yeux vers le jardin. Cette nuit, les vacances prirent le goût amer des endives que la cuisinière nous avait préparées pour notre premier déjeuner, comme un prélude à ce qui suivrait.

Le lendemain, je fis part de mes tourments à mon frère qui s'étonnait de ce que je ne quittasse pas le pied du marronnier sous lequel je lisais, ou plutôt tentais de lire, mais nous tûmes notre découverte à nos parents. Pourtant, si les mots aux formes de pierres ne furent jamais posés entre rive adulte et rive enfantine, nous fûmes témoins d'événements qui, petit à petit, créèrent un gué, et ainsi exemptèrent notre père et notre grand-père, probablement avec soulagement, d'avoir recourt à quelques explications détaillées.

Un matin, notre grand-mère pourtant d'ordinaire la première levée n'était toujours pas parue à l'heure de la promenade quotidienne que nous effectuions en milieu de matinée. Inquiets, nous envoyâmes la servante dans sa chambre ; elle nous revint paniquée, glapissant comme avait glapi la veille le lapin apporté à la cuisine par la cuisinière : notre grand-mère n'y était pas. « Allons, un peu de tenue je vous prie ! », gronda la voix de basse de notre grand-père, soudain aussi blanc que le col de sa chemise. Il organisa les recherches, et alors qu'il s'apprêtait, avec nos parents, à fouiller le village, le double tintement timide de la clochette se fit entendre. La servante des Louvois, qui habitaient la



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

maison voisine, apparue, tenant sous son bras celui de notre grand-mère qui regardait autour d'elle sans expression, chaussée de ses pantoufles et vêtue de sa robe de chambre de velours bleu roi dont le liseré d'or entourant les manches subissait le grattement ininterrompu de ses doigts tremblants et crispés. « J'ai trouvé Madame dans la ruelle derrière la boulangerie. Elle disait chercher sa maman partie en commissions... », nous annonça la voix claire et douce, mais hésitante, gênée, de Célestine.

L'après-midi, maman, chez qui le cœur comportait autant de simplicité que d'amour, autant de compassion que de bonté, fit venir à elle ses enfants, et nous expliqua d'une voix émue que les souvenirs de notre grand-mère s'évaporaient ; qu'il semblait, mais sans certitude, que déjà, de sa vie, il ne lui restait plus que son enfance ; que tout ce qui, dans sa tête, avait vécu après était désormais mort. Mort... Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Devant mes yeux humides, une vapeur s'échappait de la tasse de thé de ma mère posée sur sa coupelle de porcelaine, et sur laquelle un gentilhomme du XVIII<sup>e</sup> siècle baisait la main d'une jeune marquise en robe de toile de Jouy. La fumée native du brûlant breuvage exhalait un parfum d'agrumes en s'élevant en veloutes changeantes, fluctuantes comme l'est la vie, ondulant au rythme d'une musique qu'elle seule entendait mais dont je devinais, au travers cette danse, les rythmes tour à tour lents, indécis, rapides, mélancoliques, joyeux, tristes, et les notes parfois hautes avant que d'être basses, presque silencieuses ; puis, fatiguée par tant d'efforts, elle disparaissait en silence, modestement, sans tambour ni trompette, sans laisser d'autre trace que ce fragile et éphémère parfum d'agrumes. Maman tendit les bras vers nous ; son cou était aussi chaud que son cœur.

Malgré tout, comme un édredon le ferait à un corps frissonnant, les jours suivants réchauffèrent mon âme et mon cœur parce que je réalisai que notre grand-mère, si elle n'avait plus d'âge et ne se souciait plus de l'avenir, ni du passé, ni même du présent, vivait cependant entourée d'un amour familial qui parvenait à la retrouver dans ce monde qui nous était inaccessible où elle vivait seule, avec peut-être quelques fantômes, et désormais à l'abri de tout, et nous rapportait comme des messages pour que l'on ne s'inquiât pas : un sourire, un rire, une phrase joyeuse que l'on ne comprenait pas ; comme il me rapporte encore, d'un temps depuis longtemps écoulé, le souvenir d'un visage aux yeux gris égarés dans on ne sait quelle contrée, un visage portant l'odeur du savon à la fleur d'oranger, un visage aux joues sillonnées, creuses, mais dont la douceur reste imprimée à mes lèvres, quand à chaque retour du printemps éclosent à mon balcon des tulipes aux pétales blancs léchés de flammèches roses, libérant ainsi un parfum de bonheur enfantin et de tendre nostalgie.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Pastiche distingué**

-

### **Charles Swann, « professeur de beauté »**

par Frédérique Bertrand



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Ce fut après la promenade au cours de laquelle Gilberte de Saint-Loup, la fille de Swann, m'avait montré le chemin reliant les deux côtés qui m'avaient semblé si éloignés dans mes représentations spatiales et sociales, celui de Méséglise qui correspondait aux terres immémoriales des Guermantes et à l'opposé celui menant du côté de la propriété de Swann à Tansonville, qu'elle voulut avoir mon avis sur des documents venant de son père et qui, à la suite du remariage d'Odette avec M. de Forcheville, avaient été comme un certain nombre de meubles de marqueterie raffinés, de livres rares, de beaux bronzes, de bustes de marbre, de peintures remarquables, relégués dans les combles. Dans plusieurs malles étaient rangées des liasses maintenues par des rubans, des lots de cartons à dessin. Je reconnus sur les étiquettes l'élégante écriture ornée de courbes des billets qui annonçaient, à Combray, chez ma tante Léonie, la venue de M. Swann dans la soirée et qui accompagnaient l'angoisse enfantine de mon coucher. Gilberte, qui avait perçu mon intérêt pour ces documents, m'autorisa à les examiner. Au rapide parcours de son manuscrit inachevé : « L'étude des peintres de la Renaissance au Grand Siècle en France, Italie et Hollande », je compris à quel point la contemplation de la peinture chez Swann avait formé son regard, lui qui allait jusqu'à comparer les physionomies de ses contemporains aux portraits des plus grands maîtres : le visage de son cocher Rémi lui rappelait celui du doge Lorédan peint par Bellini, le portrait de Savonarole par Fra Bartolommeo se retrouvait, selon lui, dans le profil ingrat de Mme Blatin. Je retrouvai des photographies des Vertus aux traits sévères peintes par Giotto dans la chapelle des Scrovegni dont il m'avait offert des reproductions lorsque j'étais enfant. Bien plus tard, profitant de mon séjour à Venise avec Maman, j'étais allé admirer les fresques originales lors d'une excursion à Padoue, ce qui m'avait fait souvenir que les photographies étaient peut-être encore accrochées, jaunies et délavées, au mur de la salle d'études de la maison de Combray.

Parfois à Paris, quand j'attendais Gilberte, il me montrait dans son cabinet de travail, avec la fierté du collectionneur et sa discrétion d'amateur éclairé, ses dernières acquisitions, portraits d'aristocrates anonymes du XVIIe sur fond sombre, pastels fragiles protégés par des papiers japonais aussi fins et translucides que certains pétales, estampes narrant scènes de genre et anciens métiers, aquarelles, dessins aux trois crayons, toiles préparatoires de grandes compositions conservées dans des musées.

Dans un de ses cartons à dessin, je trouvai une photographie de la fresque de Botticelli dans la chapelle Sixtine où il avait entouré un portrait de Zéphora, la fille de Jéthro, d'un trait de plume et noté le prénom d'Odette. Était-ce un choix esthétique qui l'avait conduit à fréquenter, car pour lui, passer



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

du temps avec un « chef-d'œuvre inestimable » n'était jamais perdu, puis épouser Odette de Crécý ? Ce que beaucoup, à commencer par ma famille, et bien sûr les Guermantes, avaient jugé inconvenant.

Pour l'analyse des œuvres, il collait sur de grandes feuilles des gravures ou des photographies d'œuvres qu'il découpait selon les sujets et les plans et qu'il légendait, datait ou qu'il comparait, mettait en relation. Il traçait des chronologies de vies d'artistes, cherchait à comprendre le fonctionnement des ateliers. En effet Swann usait de sa maîtrise des techniques statistiques issues de ses compétences bancaires pour étudier les ateliers d'artistes, inscrivant leur art dans les rapports économiques et de pouvoir de leur temps, s'intéressant à la relation avec leurs commanditaires. Il commençait par noter les observations faites dans les musées ou lors de voyages dans des carnets qui portaient des noms de ville comme Florence ou Venise ou d'artistes puis les reprenait, les complétait et étoffait la description en s'appuyant sur les planches pour étudier les œuvres. Comme il revenait sur son texte, il avait pris l'habitude de rajouter des bandes de papier qu'il collait ou épinglait. Ainsi cherchait-il, tel un alchimiste, à trouver la clef des chefs-d'œuvre dans l'expansion de son analyse écrite. Je tombai aussi sur une correspondance importante avec M. Ephrussi, le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* et les épreuves typographiques de plusieurs articles qui avaient été corrigés, la pensée précisée, des phrases réécrites, mais qui n'avaient jamais été publiés.

Je découvris son manuscrit d'une étude inaboutie de l'œuvre de Vermeer de Delft, mettant en évidence l'importance de la lumière, la qualité de rendu des plis, des drapés, du rôle de la touche et du flou, ce qui m'emplit de l'idée que pour Swann, précurseur de la redécouverte du peintre, Vermeer était l'un des plus grands artistes et que la pointe de jaune d'un petit pan de mur pouvait illuminer tout un paysage de toitures de tuile ou d'ardoise et de façades de pignons en gradins d'où émergent beffrois et clochetons, pour en faire l'un des plus admirables tableaux qui soit. Un brouillon de lettre à Bergotte et un catalogue d'exposition de peinture flamande où figurait la *Vue de Delft* en noir et blanc me firent comprendre que Swann lui avait fait aimer la toile et indirectement suscité la dernière sortie de l'écrivain pour aller l'admirer et connaître une ultime révélation artistique. Un livre de Bergotte, dédié par une longue formule, un peu trop convenue, me remémora la fascination qu'avaient suscitée ses œuvres dans ma jeunesse et la déception de ma rencontre, au-delà de l'auteur, avec l'homme familier des Swann, mais il me sembla que cette rencontre m'avait permis de dépasser mon admiration et d'affirmer mon style en me libérant d'un modèle.

Dans un guide de Normandie, je trouvai, en marque-page, une gravure du portail de l'église de Balbec ; et je l'entendais encore me dire : « Je crois bien que je connais Balbec ! L'église de Balbec, du



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand, et si singulière ! On dirait de l'art persan ». Ce qui m'avait donné envie de la visiter et je n'avais pu avouer à l'époque ma déception à ma grand-mère, de la trouver sertie avec d'autres maisons, enchâssée au centre du village, à plusieurs lieues de la mer alors que je me la figurais isolée, entourée par des flots tempétueux.

Swann était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Car en le lisant, j'entendais son « phrasé », sa voix, son intonation et de nombreuses conversations me revenaient en mémoire, mais ce membre naguère influent du Jockey Club, ami du prince de Galles et de la duchesse de Guermantes, avait été progressivement oublié et je mis un temps à comprendre, malgré le parallèle de son caractère avec le mien, que si sa jalousie et son dilettantisme ne l'avaient pas détourné de son étude, il aurait profondément renouvelé l'histoire de l'Art et l'analyse esthétique s'il avait fait une œuvre et terminé et publié ses écrits.

Plus étonnant encore, je retrouvai une partition fort usée, car fréquemment jouée, il y a des années, de la Sonate de Vinteuil. Je me souvenais qu'Odette l'avait interprétée devant moi au piano à la demande de son mari. Swann avait complètement annoté la partition en témoignant d'une science de la composition musicale et d'un certain sens du contrepoint en essayant d'écrire une adaptation pour piano seul, il avait voulu décomposer un motif de ce qu'il nommait « la petite phase » pour comprendre pourquoi elle avait eu une telle influence sur sa sensibilité, comme un horloger d'harmonie analysant la mélodie selon ses propres expériences et souvenirs, où selon lui les arpèges du violon suggéraient un nocturne au bois de Boulogne. La musique était le chemin vers ses expériences passées, transcrite par de multiples métaphores végétales et aquatiques qui, trop soumises à la tyrannie du particulier, auraient pu fausser ma propre compréhension de la Sonate. Cette découverte de la Sonate et son analyse m'avaient ainsi préparé à l'écoute du Septuor, immense chef-d'œuvre de Vinteuil. Aurais-je été aussi attentif, aussi profondément touché si je n'avais pas déjà été averti ? Car il faut parfois des années pour comprendre et apprécier la valeur profonde de certaines œuvres. En somme, Charles Swann m'avait guidé, influencé, avait modelé mes goûts dans bien des domaines artistiques.

Après un séjour passé dans une maison de santé, lors de mon retour dans le monde à l'occasion d'une matinée de la princesse de Guermantes, je mesurai le flétrissement des êtres si longtemps côtoyés et les changements sociaux qu'avait entraînés la guerre. J'appris là aussi par Gilberte que, lorsque les soldats allemands occupèrent sa propriété de Tansonville sans la détruire, contrairement



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

aux villages alentour, grâce à ce qu'elle considérait comme l'acte héroïque de sa présence pour ne pas laisser son vieux régisseur seul face aux envahisseurs alors qu'elle avait, en réalité, fui Paris sans imaginer se rapprocher de la ligne de front, ils avaient utilisé les papiers de Swann pour allumer les feux de cheminée et que ses écrits étaient définitivement perdus sans que même elle ou Odette les eussent lus et appréciés à leur juste valeur. Il me fallait donc en faisant son portrait rendre hommage à sa mémoire et être le « philologue » de son amour et de sa jalousie. Mais quelle forme cela devrait-il prendre, un essai ou un roman ?



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Catégorie Participants de moins de 25 ans



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

**Premier prix**

-

**De l'art de digresser**

par Guillaume Johannès



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

J'avais terminé mon roman. Tous les matins, après que Céleste eut tiré les rideaux à ma fenêtre pour que je m'éveille à la lumière du jour, j'attendais qu'elle quitte la pièce, puis je collais mon oreille au mur adjacent à mon lit, celui qui donnait sur le séjour, et d'où je pouvais l'entendre s'affairer à trier le courrier. La semaine passée, je lui avais donné des instructions très claires, dont celle de ne plus m'apporter que les lettres parvenues d'éditeurs à qui, dans l'espoir de voir un jour mon nom apparaître dans l'une de leurs revues, j'avais fait envoyer mon manuscrit. Depuis, j'étais pendu au son du papier froissé dans la pièce d'à côté, espérant que le jour qui commençait serait celui où je recevrais la fameuse lettre, m'invitant à me rendre dans le bureau de l'un de ces démiurges du monde littéraire, qui seuls ont le pouvoir de bâtir les grandes œuvres.

N'y tenant plus, je décidai finalement d'appeler Monsieur André Degi, dont le nom m'avait été gentiment transmis par Madame Durverin, malgré le serment que je m'étais fait de ne pas me servir de cette relation. J'estimais que mon roman, s'il venait à être remarqué, devait l'être uniquement pour ses qualités littéraires et non pour le nom de son auteur, ou en vertu d'une amitié quelconque. Pourtant, voyant grandir la pile d'enveloppes dans ma corbeille à papier – toutes contenant des réponses défavorables et suivant les règles de courtoisie les plus élémentaires – et, pire encore, constatant l'indifférence de certaines maisons, j'en étais venu à me poser cette question toute simple et pourtant décisive : mon manuscrit était-il seulement lu ? Car, à moins de m'en enquérir de front, je n'avais aucun moyen de m'assurer qu'il n'avait pas atterri sur une étagère poussiéreuse, parmi d'autres textes oubliés, où on l'aurait abandonné par inadvertance.

J'ordonnai à Céleste de m'apporter mon carnet d'adresse et, bientôt, j'entendis la voix pressée de l'éditeur à travers le téléphone. Pour peu, j'aurais pu douter que l'homme qui avait prononcé ce « Allô » mécanique était bien celui dont Madame Durverin avait griffonné le numéro sur une serviette et que j'avais rencontré quelques fois, tant sa voix, au terme d'un cheminement électrique éprouvant, était altérée et semblait celle d'un autre. Comme je marquai une pause, prenant le temps d'élaborer une stratégie qui augmenterait mes chances d'obtenir une issue favorable à cet appel, je l'entendis redoubler d'impatience à mon égard. « Eh bien, disait-il, qui est-ce ? Dépêchez-vous donc, des affaires *pressantes* m'attendent. » Il avait appuyé sur ce dernier adjectif afin qu'il soit bien clair que je le dérangeais et que mon appel, s'il n'était pas digne d'intérêt, lui ferait perdre à la fois son temps et son argent. Je m'empressai alors de lui demander s'il avait eu l'occasion de lire mon roman ; ce à quoi il me répondit, visiblement embarrassé, qu'en effet, il l'avait lu. « Mais pas en entier, bien sûr » se hâta-



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

t-il d'ajouter avec bonhomie, comme si cela était l'évidence même et une preuve de son talent d'éditeur, dont l'œil acéré n'avait besoin que d'un regard pour mesurer la qualité d'un texte.

Il m'expliqua ensuite qu'il ne pourrait pas, en cette période – sans prendre le soin de me préciser laquelle, sans doute parce que c'était là une ânerie qu'il récitait à la pelle à des auteurs frustrés et trop entêtés –, me publier, et plus encore qu'il doutait qu'une autre maison prendrait le risque de le faire. Je le questionnai sur le risque dont il parlait ; je ne m'étais en effet livré à aucune polémique et encore moins n'avais écrit un ouvrage politique. Non, mon œuvre était au-delà de ces considérations, c'était une œuvre globale, celle d'un observateur plutôt que d'un acteur, un miroir dans lequel mes lecteurs ne manqueraient pas de se reconnaître. « Vous n'avez donc pas lu ce qu'a dit ce cher Cholb dans *Le Figaro* ? » continua-t-il, me renvoyant une nouvelle fois à mon ignorance, tandis que je m'interrogeai sur cette nouvelle manie qu'avaient les gens d'appeler « ce cher Monsieur », « cette chère Madame », des personnes qu'ils n'avaient jamais rencontrées, mais desquelles ils se considéraient dans l'intimité à partir du moment où leur opinion avait de l'influence, c'est-à-dire quand leur nom apparaissait de manière régulière dans le journal. « Non, vraiment, un torchon de sept cents pages, ce n'est pas possible, peu importe son contenu. Vous devez être le seul homme de la capitale à n'avoir pas entendu la nouvelle : l'art de la digression est mort ! »

Ah ! Puisque ce cher Cholb l'avait écrit, cela ne pouvait être que la pure vérité. L'art de la digression était bel et bien mort ! Et moi, qui venais de consacrer les dix dernières années de ma vie à la rédaction de mon roman, dans lequel j'avais couché à la fois mes espoirs et mon vécu, toutes les expériences qui, mises bout à bout, avaient fait de moi l'homme que j'étais devenu, personne n'avait songé à m'en informer et, pire encore, ayant été aveuglé par les mots, charmé par le caractère de mes personnages que, comme l'eau du fleuve qui se renouvelle à la source, j'abreuvais continuellement de nouvelles anecdotes, anecdotes qui me les rendaient plus réels, à tel point que je m'attendais parfois à les rencontrer dans les salons où j'osais encore m'aventurer, pour y saluer de vieux amis à qui j'avais par ailleurs emprunté quelques traits, une toilette audacieuse ou encore une manière bien à eux de s'exprimer ; ayant donc été balayé par ce courant, je ne m'étais à aucun moment rendu compte que cela n'était plus à la mode, mais était désormais un exercice que les nouveaux littérateurs observaient avec mépris, enfin, j'avais eu la prétention de supposer que les goûts que je portais étaient universels, que mes lecteurs se plairaient à se perdre dans la jungle que j'avais composée pour eux dans le papier, comme je m'étais plu à les observer afin d'en reproduire, aussi fidèlement que possible, les habitudes et les pensées.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

J'étais indigné et ne tardai pas à le lui faire savoir. « Figurez-vous, Monsieur, que ce que vous appelez torchon n'est nullement un condensé de digressions, en ce qu'il, résultant d'un effort jamais entrepris par aucun auteur de notre panthéon littéraire, pas même Hugo ou Musset – imaginez un éditeur qui aurait dit à Hugo que ses *Misérables* étaient trop longs ! à Musset que sa *Confession* était verbeuse ! –, auteurs dont j'admire pourtant chaque trait de plume et qui ont si grandement contribué au développement de notre discipline, en plus de nourrir ma jeunesse et mes rêves d'enfant, un effort, je vous disais, qui transcende les schémas traditionnels de la narration, ce torchon, Monsieur, c'est une œuvre miroir, que vous avez tort de surplomber de cette façon, car vous l'insultez. » J'éclatai de rage en entendant, à travers le combiné, mon interlocuteur se moquer de moi, me traiter de *clown*, me dire que je lui faisais perdre son temps et qu'il faudrait que j'apprenne à m'exprimer plus franchement, sans broder ni m'étaler en détours alambiqués, ce à quoi je lui répondis : « Vous voulez donc que je m'explique plus franchement ? Très bien ! Vous faites erreur en bannissant de votre collection l'art si raffiné qu'est celui de la digression, car la littérature, Monsieur, et on s'attendrait à ce qu'un éditeur le sache, a été bâtie par celui-ci, sinon nous n'aurions pas besoin de mots pour nous exprimer, nous communiquerions, comme le font parfois les enfants timides qui, réfugiés dans les jupons de leur mère, se cachent du monde entier et en particulier des hommes trop insistants, guettant un signal de leur protectrice pour sortir, c'est-à-dire uniquement par nos gestes, par nos regards, oubliez la digression et vous effacez l'écriture, vous renvoyez *homo sapiens* d'où il vient, je veux dire au paléolithique, avant même qu'il ne dessine ses premiers mammouths sur la roche, soit bien avant qu'il n'apprenne l'agriculture, nous serions toujours nomade si nous ne digressions pas, nos ancêtres n'auraient jamais remonté le Danube, nous vivrions encore au gré des saisons, d'un pays à l'autre, traversant les mers, les océans ; à bien y penser, qui donc est ce cher Cholb face aux millénaires qui nous précèdent, sinon une poussière au milieu du désert ? Il clame que l'art de la digression est mort, ah ! Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Cette mode dont il parle n'est-elle pas la plus grande digression de toutes ? Oui, je peux vous l'affirmer, notre époque est une digression de la grande histoire, elle ne durera pas, et il n'appartient qu'à vous, Monsieur Degi, d'inscrire votre nom dans cette grande histoire, de la ressusciter en publiant le manuscrit que je vous ai transmis. »

Ravi de lui avoir asséné une tirade qui, je n'en doutais pas, imposerait à ce pauvre homme de revoir son jugement, je me laissai aller à un rire empli d'une telle satisfaction que, tandis que se répandait dans la pièce une joie que je ne m'étais plus connue depuis longtemps, j'eus grand-peine à reconnaître ma voix, qui devait être celle d'un fou. Hélas, mon bonheur ne fut que de courte durée,



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

car, quand je fus enfin revenu à moi, je distinguai très nettement le bruit aiguë et régulier qu'émettent les téléphones lorsqu'il n'y a personne à l'autre bout du fil. Honteux, je me retournai, le visage livide, vers Céleste. « Quand a-t-il raccroché ?

- Vous veniez de mentionner *homo sapiens*, Monsieur. »



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Deuxième prix & Prix des adhérents**

-

### **Vicissitudes de la tendresse**

par Louise Lavaud



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Cependant que j'écoutais Oriane prononcer quelque brillante saillie, je ne cessais de faire revenir mes regards à maman, sans me départir de l'impression de malaise que me causait l'intrusion de son honnête simplicité dans ce climat où ne s'épanouissait guère que la plus superficielle des couches de mon être ; je craignais de produire sur elle une impression défavorable, ou qu'elle ne décelât chez moi, à l'occasion de cette soirée où avait tenu à l'inviter la princesse, quelque mesquinerie qui pourrait la peiner, elle qui avait tant souffert autrefois du culte malheureux que je vouais à la duchesse de Guermantes. Et sûrement cette crainte me rendait douloureuse sa présence ici, et éveillait en moi une sorte de prévention frileuse que je ne pouvais admettre.

Du moins je tâchais, à force de fervente concentration, de ne pas me formuler la vague honte que j'avais de l'incongruité de sa coiffe, qui semblait avoir été déposée sur sa chevelure avec le même manque d'à-propos que la Vénus de Botticelli en sa conque. Ma souffrance s'en trouvait d'autant plus augmentée que je savais cette tendre et risible coquetterie à moi seul dédiée, et que sans doute maman l'avait-elle choisie se rappelant le récit que je lui avais fait des grâces de l'effronté tricorne de la duchesse de Guermantes, qui m'était apparu la saison dernière comme le plus exquis des accessoires, et se représentant – elle qui avait tant d'affection pour moi – la joie qu'elle me ferait à arborer cette petite toque, comme un hommage ingénu à ce qu'elle savait être mes goûts. Hélas ! La conscience de cette délicatesse de son âme, quoiqu'elle eût dû m'attendrir, ne faisait qu'ajouter à mon chagrin et toute la puissance de ma foi ne suffisait pas à contrarier le blasphème qui montait dans mon cœur.

Maman avait alors lié conversation avec un jeune homme nouvellement introduit dans le salon de la Princesse de Parme et qui passait pour fort désagréable. Il avait pris l'habitude de rompre brusquement et fort grossièrement toutes les conversations qu'il avait en société, soit que, conscient de la platitude de sa causerie, il eut pris ce parti pour ne pas laisser à son interlocuteur le loisir de se la figurer, soit encore qu'il espérât jouir par cet expédient de l'illusion d'une supériorité qu'il devait savoir indue. Tout en créditant cette excentricité d'un certain charme de « personnage », les élégants avaient néanmoins cessé de lui accorder davantage qu'une attention fort ténue. Sa conversation s'en était trouvée encore amoindrie – ce qui ne laissait pas d'étonner les plus nihilistes –, n'ayant plus désormais d'importance que dans la mesure où elle occupait l'unique et modeste fonction de préambule à la rituelle fuite virtuose qui s'ensuivait.

Aussi ne pouvais-je quitter du regard l'empressé tricorne que soulevaient alternativement les dociles hochements du visage aimé, redoutant l'inévitable et scélérat congé que lui donnerait sous peu



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

le grand jeune homme, mais reprochant dans le même instant à la martyre l'ingénuité qui lui faisait ignorer les plus élémentaires commandements de l'univers social. Enfin l'ennuyeux la quitta brusquement, sans avoir daigné même lui accorder ce haussement de sourcils compassé dont il faisait l'aumône aux plus fortunés de ses interlocuteurs.

Le regard de maman, que je ne pouvais distinguer, dut prendre l'expression que je lui voyais souvent quand, affecté par une brusque peine qu'on venait de lui causer, mais songeant subitement à l'embarras que le coupable pourrait ressentir à la vue de cette marque de fragilité et ne souhaitant pas qu'il l'interprêtât comme le signe d'un quelconque grief à son égard, sur son visage soudain succédait à l'infime crispation des traits l'expansion d'une humble douceur, implorant l'absolution pour cette fugace altération de son humeur qui eût risqué de blesser son interlocuteur, dût-il lui avoir lui-même causé bien du chagrin.

J'en éprouvai quelque irritation, et un peu de cette honte de s'éprouver si ingrat qui, loin d'éteindre les feux mauvais qui nous agitent, bien souvent ne fait qu'en attiser encore la véhémence. Les méchantes pensées qui affleurent à notre conscience et qui touchent ceux qu'on aime produisent souvent en nous de ces altérations si éclatantes qu'elles gardent, longtemps après qu'on les ait formulées, quelque chose de cruel et de frappant et laissent en nous comme une souillure indélébile. Je devais repenser plusieurs fois à la violence de cette vision intérieure, me figurant que mon amour pour maman devait s'en avoir été de quelque façon trouvé avili, et que peut-être une part de cette sorte d'estime candide et sacrée que je lui portais devait être morte ce soir-là. Morte à jamais ? Qui peut le dire ? Sans doute cette cruauté que j'eus pour elle alors n'était au fond que la contrepartie de l'infinie tendresse qu'elle m'inspirait, et cette férocité subite que j'eus voulu effacer ne pouvait se formuler sans une pitié et une torture au moins aussi grandes chez moi, comme si j'eusse été à la fois le couteau qui frappe et la plaie qui gémit. Quoique je semblasse à cet instant la désavouer, pourtant mon cœur tout entier l'embrassait et la consolait dans ce même mouvement qui l'affligeait, et si ce soir-là j'ai eu tellement honte de maman, sans doute ne l'ai-je jamais autant aimée qu'au moment précis où je reniais son petit chapeau.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Pastiche distingué**

-

### **Le Fauteuil**

par Sasha Berrebi



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Alors que je marchais en ville, comme tous les samedis après-midi, je fus surpris par la découverte d'une petite boutique de l'autre côté d'une rue que je connaissais pourtant bien et sur la devanture de laquelle était écrit en caractères gras et en majuscules « Objets anciens et Antiquités ». Intrigué, je traversai et m'approchai de la vitrine pour y voir les objets qui s'y trouvaient et découvris de la vieille vaisselle, un bureau d'époque ou encore des horloges du XVIIIème siècle ; mais, alors que je franchissais le seuil de cet antiquaire devant lequel j'avais dû passer des dizaines de fois sans jamais le remarquer, un sentiment étrange m'envahit. Dans l'amoncellement d'objets bigarrés, je ne distinguais aucun autre client, l'endroit était désert et même le vendeur semblait avoir disparu, je m'enfonçais un peu plus dans une allée avec cette impression de pénétrer dans un endroit oublié des hommes depuis siècles quand je découvris un fauteuil à oreilles d'aspect assez piteux. Le tissu brun était décousu par endroits et un des accoudoirs semblait enfoncé comme si une patte d'éléphant s'y était posée. D'autres clients auraient pu dire que cette vieille chose aurait dû être sérieusement restaurée ou bien même jetée aux encombrants mais je n'aurais, pour ma part, rien infligé à ce fauteuil car il me rappelait, tel qu'il était, celui de mon grand-père. Je fus aussitôt ramené à l'époque où, installé sur son fauteuil, il me faisait monter sur ses genoux pour chanter une berceuse qui devait selon lui m'endormir mais qui avait bien plus de pouvoir sur lui que sur moi car, dès les premières notes, je le voyais s'assoupir et ronfler très fort au point qu'il n'entendait pas ma petite voix lui dire : « Papy, tu dors ? » Son fauteuil était un prolongement de son corps, une extension de son esprit, qui exprimait ses humeurs à la manière d'un chœur antique si bien que, lorsqu'il disait à ma grand-mère qui avait le tort, selon lui, de ne jamais le tenir au courant de ses allées et venues : « Mais où étais-tu, Gisèle ? Que faisais-tu ? J'étais horriblement inquiet, voyons ! », son fauteuil grinçait comme s'il voulait dire à sa place toute la frayeur mêlée de colère que le pauvre homme abandonné ressentait tout à coup ; c'étaient encore des grincements, mais d'une toute autre nature, d'une toute autre inflexion – si l'on considère que le fauteuil nous faisait entendre sa « voix » – quand mon grand-père commentait sa lecture du journal par des « encore de mauvaises nouvelles, décidément ! » Ce qui m'étonnait le plus était qu'il ne voulait jamais que je montasse sans lui sur son fauteuil et, si je lui en demandais la permission, il me répondait : « Non, tu me l'abîmerais ».

Dans la boutique, mon esprit voyageait dans mes souvenirs d'enfance, et je regardais le pauvre fauteuil devant moi avec une gratitude immense car il faisait renaître pour quelques instants mon grand-père et ma grand-mère que j'avais tant aimés et qui nous avaient quittés il y a déjà bien des années. Mais ce repos était-il éternel ? Mes grands-parents étaient-ils morts à jamais ? Ses sombres



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

questions me hantaient. Qui peut le dire ? Qui peut le savoir ? Alors que la frontière entre la vie et la mort me semblait de plus en plus poreuse, une voix me tira de mes réflexions. « Monsieur, puis-je vous aider ? » C'était l'antiquaire qui avait surgi devant moi. Un rideau au fond de la boutique se balançait encore comme s'il était sorti d'une pièce secrète. L'homme était plutôt âgé, petit avec les cheveux blancs. Je lui demandai le prix du fauteuil et il me répondit qu'il n'avait plus aucune valeur si bien que, si je le souhaitais, il pouvait m'en faire cadeau. « Ce serait l'occasion de faire un peu de place ici », conclut-il en me fixant de son regard bleu. Je le remerciai chaleureusement et acceptai son offre.

Le lendemain, un porteur déposa le précieux fauteuil chez moi ; le cœur rempli de joie, je le plaçai dans le salon, devant la cheminée, tout comme le faisait mon grand-père, afin que, de là où il se trouve, s'il le souhaite, il puisse venir me rendre visite, s'installer confortablement pour lire son journal, faire une courte sieste ou bien encore me prendre sur ses genoux – pour que, désormais, il demeure au plus près de moi.



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## **Pastiche distingué**

-

## **Illuminations nocturnes**

par Léa Gomez



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

Je fis comme à mon habitude, j'allai dans sa chambre l'observer dormir, profitant de son repos et de son inconscience pour savourer cette précieuse levée des intempéries habituelles que me causent ses mensonges et ses secrets. Et ainsi, la douceur du marbre de sa peau, la lenteur des mouvements de sa poitrine soulevée par sa respiration presque inexistante tant elle était fine et fluide, l'indicible beauté que j'avais en ma presque possession, allongée à mes côtés comme les muses posent pour Moreau, Breitner ou Degas m'assommèrent. A mesure que mes paupières croulaient sous le poids du sommeil, la douleur du tiraillement rongait mon esprit, le souvenir des critiques de maman et des reproches de Françoise qui m'empêchait de basculer entièrement dans le pays des songes, qui me dissuadait de succomber une nouvelle fois à Albertine, m'endormir dans sa chambre était l'équivalent d'un drapeau blanc, une incitation à la trêve qui ferait palir mon père, qui serait une véritable offense à son honneur. Mais la rareté de ces moments, de moments purs comme celui-ci, remporta la joute qui se déroulait dans mon for intérieur. Comme le trophée qu'avait gagné le brillant, clinquant et éblouissant assoupissement face au robuste et consistant chevalier de la rationalité et des vérités du monde qui m'entourait, Albertine dans une somptueuse et diaphane robe de couleur jaune dont la dentelle était si longue que je n'en voyais pas le bout, me tendit ses gracieuses mains, comme pour m'étreindre. Je ne pus me retenir d'accorder une brève pensée à Mme de Guermantes qui n'aurait su contenir sa stupéfaction face à la magnificence de l'habit que portait mon phare, la contemplation des coutures faites de fils d'or et la subtilité avec laquelle les plis suggèrent juste assez de volupté pour que la porteuse d'un tel habit devienne l'épicentre des désirs parisiens sans pourtant la métamorphoser en une demi-mondaine qui se pavanerait dans les salons Verdurin, une robe faites de sorte que même les modestes connaisseurs comme moi puissent en mesurer la qualité. Au contact de ses doigts fuselés, je fus plongé dans les travers de mon esprit, si friand de jeux alambiqués, de labyrinthe et d'autres formes de tourments tous plus perfides les uns que les autres. Affranchie de moi, elle enfouit son accoutumé simulacre d'ingénuité si profond que j'avais peine à me convaincre que c'était elle qui d'ordinaire faisait tant d'efforts pour se plier à chacune de mes exigences pour que je ne puisse me défaire de l'Amour, pour que je ne puisse rendre compte à haute voix de tous mes doutes et insécurités (pourtant éminemment légitimes) sous peine de lui paraître insensible et cruel. Tout en déposant un colchique à ma boutonnière, elle déposa ses lèvres sur les miennes avec la plus grande des délicatesses. Ce n'était pas, comme on eu put le penser, pour me transmettre un quelconque sentiment de confiance ou pour me garantir qu'elle se rendait à moi et qu'elle avait saisi l'écho de mes chagrins, mais tout au contraire sa manière d'affirmer le contrôle qu'elle exerçait sur



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

l'entièreté de mon être. Elle se détourna de moi, me guida à travers une curieuse nébuleuse qui exerçait une attraction telle que je me résolus à penser qu'Albertine était manifestement une éclairce envoyée par la destinée. Et plus je m'enfonçais dans cette pénombre, plus ma vue se brouillait, mes yeux devenus des judas assistèrent à un spectacle des plus déroutants ; elle s'était fragmentée pendant que je tentais de naviguer dans les méandres oniriques dans lesquels Morphé m'eût plongé. Ni les bruits extérieurs ni ma conscience ne réussirent à m'extirper de la houle sur laquelle j'essayais de voguer, je fus enfermé dans une déferlante d'images me forçant à dérouler la bobine du souvenir. Sur le pont de l'Erebus dont j'étais à présent le capitaine, trois Albertine dansèrent entre elles. Presque fantasmagoriques, les trois sorcières riaient, jouaient de la lyre ou de la harpe, tantôt elles étaient les moussaillons chargées de nouer et dénouer les cordes, tantôt elles n'étaient qu'un reflet dans le mouvement de l'eau. La première Albertine fût celle que j'avais rencontré à Balbec encore adolescent, celle qui me rejoignait à Paris et qui me fit éprouver les premières esquisses du sentiment amoureux. Une jovialité se dégageait de ses traits de jeune fille à peine sortie de l'enfance dont je ne savais encore rien des possibles préférences saphiques, la deuxième était une oeuvre d'art, elle se confondait avec les représentations des Vénus, le ton plus grave, d'une splendeur qui nous poussait à rester à distance, sa froideur glaçant un peu plus les cellules de mon corps à chaque regard que je posais sur elle. La troisième était comme le reflet de ma mère, son regard me ramena dans mon lit à Combray, dans l'attente de son baiser du soir. Elle n'avait d'Albertine qu'un air, c'était elle je le savais, c'était elle je le sentais or c'était elle mais je ne voyais que le portrait cristallin de maman qui écrasait les autres. En même temps que le sommeil prit congé de moi, une île se dessina. Cette robe jaune sur ce sable jaune me fit réaliser l'écrasante évidence ; il n'y avait pas d'Amour. Je n'aimais en Albertine que des projections, un puzzle de photographies qui offrait à mon inconscient un bien agréable répit. Il me semble que mon amour avaient cessé d'exister, qu'il était mort à jamais. Mais qui peut le dire ? Car si les illusions subsistent, serait-il possible de rendormir mon esprit dans les tréfonds de la mémoire ? Mes interrogations furent troublées par le frisson que me procurait le murmure d'Albertine, me contant comment me voir de si bonne heure lui donnait du baume au cœur.